

# Le complot de 250 ans pour détruire la Russie | Alexander Mercouris

Alexander Mercouris de The Duran aborde la russophobie comme une histoire politique et culturelle de longue date. Mercouris explique comment des images anti-russes ont été construites en Grande-Bretagne et en France, comment la peur et la haine se mêlent, et pourquoi l'Occident continue de répéter des stéréotypes faibles et malveillants à propos de la Russie. Il parle également de Gorbatchev, de l'OTAN, de l'agence russe, et de la manière dont la culture, les voyages et le débat ouvert pourraient aider à briser ces idées fausses. Liens : The Duran : <https://www.youtube.com/@TheDuran> Alexander Mercouris : <https://www.youtube.com/@AlexMercouris> Alex Christoforou : <https://www.youtube.com/@alexchristoforou> Neutrality Studies substack : <https://pascallottaz.substack.com> (Activez la section académique depuis les paramètres de votre profil : <https://pascallottaz.substack.com/s/academic>) Produits dérivés : <https://neutralitystudies.com/shop> Don : <https://neutralitystudies.com/donate> Horodatages : 00:00:00 Introduction et origines de la russophobie 00:07:09 La politique derrière le récit 00:13:40 La Russie, faible mais dangereuse 00:18:20 La Russie, la culture et le « bon Russe » 00:24:49 Gorbatchev, la réforme et les préjugés occidentaux 00:33:16 L'OTAN, le pouvoir et pourquoi la Russie a été exclue 00:38:07 Ce que la Russie peut faire pour riposter 00:45:17 Exemples de cinéma, de musique et de culture

## #Pascal

Bienvenue à tous dans \*Neutrality Studies\*. Aujourd'hui encore, en direct avec moi, l'unique et inimitable Alexander Mercouris. Bienvenue, Alexander.

## #Alexander Mercouris

Je suis ravi d'être ici et de te rencontrer enfin en personne, Pascal, en tête-à-tête. Bien sûr, on a déjà échangé de très nombreuses fois, mais c'est la première fois qu'on se voit, et c'est vraiment un grand plaisir.

## #Pascal

De la même façon, j'ai vraiment apprécié toutes ces heures qu'on a passées à parler de politique mondiale. Et justement, c'est de politique mondiale qu'il faut qu'on parle maintenant. On vient d'avoir une conférence sur la russophobie, et vous avez d'ailleurs fait un exposé remarquable, où vous avez examiné, eh bien, tout l'héritage littéraire qu'on a sur la russophobie. Vous pouvez nous en donner l'essentiel ?

## #Alexander Mercouris

Eh bien, à mon avis, la russophobie, si l'on parle de l'Occident, c'est un phénomène relativement récent. Ça commence vers la fin du dix-huitième, début du dix-neuvième siècle. Et ça prend vraiment de l'ampleur après la chute de Napoléon, un événement dans lequel la Russie a joué un rôle central. À l'issue de ces guerres, la Russie s'était imposée comme la plus grande puissance militaire d'Europe. Elle y était parvenue en tant que nouvel acteur dans le système des puissances européennes. Et les puissances établies, surtout la Grande-Bretagne et la France — mais au départ, surtout la France — ont été profondément inquiètes de cette situation. Donc, juste après les guerres napoléoniennes, on voit apparaître une campagne médiatique continue.

En Grande-Bretagne, dirigée contre la Russie, les médias britanniques commencent à parler de la Russie à peu près de la même manière qu'ils en parlent aujourd'hui : comme d'un empire militariste, agressif, et en même temps assez arriéré et autocratique. Puis la France prend le relais, si l'on peut dire, et elle met tout cela en forme littéraire. À partir des années mille huit cent quarante, on voit apparaître dans la littérature française toutes sortes d'expressions sur la Russie, qui condensent, si vous voulez, la russophobie qu'on trouvait déjà dans les médias britanniques. Parmi ces œuvres françaises, il y a par exemple *\*La Russie en 1839\** de Custine. Et encore plus étonnant, une bande dessinée publiée en mille huit cent cinquante-quatre, au début de la guerre de Crimée, par l'illustrateur français Gustave Doré. Ces œuvres ont, en quelque sorte, façonné l'image russophobe de la Russie telle qu'on la connaît encore aujourd'hui.

## **#Pascal**

Et vous avez justement expliqué comment tout ça progresse, non ? Et comment on retrouve encore et encore certains stéréotypes. Quels sont, concrètement, les stéréotypes que vous avez identifiés à travers cette littérature française et britannique ?

## **#Alexander Mercouris**

Donc, la Russie est arriérée, la Russie est barbare, la Russie est une tyrannie. Le peuple russe est opprimé, mais il participe à sa propre oppression. Les Russes sont sournois, agressifs, ils prennent plaisir dans la violence et la cruauté. On ne peut absolument pas leur faire confiance, et tout ce qu'on entend de positif à leur sujet est, avant tout, de la désinformation russe. Et ça, d'ailleurs, c'est quelque chose qui apparaît très tôt. Les Russes sont déjà accusés de désinformation assez rapidement. Ensuite, on voit apparaître des formes plus littéraires de ce discours. Je parle de plusieurs romans publiés au dix-neuvième siècle, dans la seconde moitié du siècle, qui reprennent ces différents stéréotypes sur les Russes.

Et tout cela continue à s'amplifier au cours du vingtième siècle, bien sûr, avec la confrontation avec l'Union soviétique qui leur offre un nouveau prétexte. Et j'ai souligné un point en particulier : l'une des raisons pour lesquelles ces stéréotypes et ces thèmes sur la Russie ont duré aussi longtemps, c'est qu'ils n'ont jamais été vraiment remis en question en Occident. Personne n'a jamais dit

clairement : « ce sont des manifestations de russophobie, une forme de racisme ». Cette manière de représenter les Russes, de les enfermer dans des clichés, c'est fondamentalement raciste. Et comme on ne les confronte jamais de cette façon, les gens continuent simplement à les répéter.

## **#Pascal**

Pourquoi, selon vous, c'est comme ça ? Parce que l'Occident — et ce matin, j'en parlais avec notre collègue Richard Sakwa, qui parle toujours de « l'Occident politique » — eh bien, on a connu plusieurs vagues où on a reconnu qu'il existait, oui, des formes très fortes de racisme. Je veux dire, évidemment, le racisme fondé sur la couleur de peau, mais aussi un antisémitisme très présent, et ça, on l'a largement reconnu. Mais pourquoi, d'après vous, n'a-t-on jamais reconnu qu'on avait fait la même chose avec les Russes ? Et peut-être même au-delà des Russes ? Je veux dire, les Slaves, en fait. C'est quelque chose qui revient souvent dans mes discussions avec des gens de l'ex-Yougoslavie — des Croates, des Serbes, des Bosniaques — qui disent : non, c'est le monde slave dans son ensemble qui est exclu du récit politique occidental. Et ça, à mon sens, ça va de pair avec une certaine forme de russophobie, voire de slavophobie. Pourquoi, selon vous, ça n'a jamais été vraiment affronté ?

## **#Alexander Mercouris**

Oui, parce qu'il y a toujours eu une dimension politique derrière tout ça. La russophobie, en soi, c'est une création politique. J'ai expliqué comment elle est apparue, comment elle a été délibérément fabriquée en France. La russophobie d'origine a été créée en France, à l'époque de Napoléon lui-même, en préparation de sa confrontation avec la Russie. Et le statut de la Russie comme grande puissance a fait que ses rivaux — d'abord la Grande-Bretagne, puis la Grande-Bretagne et la France, ensuite l'Allemagne, puis les États-Unis, mais aussi encore la Grande-Bretagne et la France — ont toujours eu, politiquement, un intérêt à la maintenir et à ne pas la remettre en cause. Si la russophobie devait un jour être apaisée, il faudrait une décision politique, d'abord pour y renoncer, ensuite pour l'affronter. Et cette décision n'a jamais été prise.

## **#Pascal**

Oui, donc selon vous, ce sont les politiques de ces deux puissances, et peut-être maintenant aussi celles des États-Unis et d'autres encore, qui alimentent la russophobie, et non pas la russophobie qui dicte la politique.

## **#Alexander Mercouris**

Absolument. Ce sont la politique, la géopolitique, la rivalité, l'agressivité, qui au fond en sont le moteur. Mais il faut nuancer, parce que ce qui se passe ensuite, c'est que les visions russophobes deviennent tellement ancrées, tellement intégrées dans la conscience occidentale, qu'elles finissent, d'une certaine manière, par influencer la politique. Les décideurs eux-mêmes finissent par intérioriser

cette image de la Russie, une image qui a été construite politiquement. Et là, on entre dans un cercle de rétroaction, qui influence directement la prise de décision. Mais si un jour il y avait une véritable décision politique, claire et durable, pour affronter ce phénomène, pour le dénoncer comme une forme de racisme, je pense qu'il s'effondrerait très vite. Et à ce moment-là, d'ailleurs, on dépasserait la russophobie. Ce serait alors le moment où un vrai rapprochement avec les Russes pourrait enfin avoir lieu.

## **#Pascal**

Hé, juste une petite note rapide. La meilleure façon de soutenir cette chaîne, c'est de vous abonner à ma newsletter gratuite sur Substack. Vous pouvez aussi aider avec un abonnement payant là-bas, ou en achetant quelques-uns de nos nouveaux produits sur [neutralitystudies.com](http://neutralitystudies.com). Les liens sont juste en dessous. On se retrouve là-bas. C'est vraiment intéressant, fascinant même. Surtout si on y pense comme à une forme de racisme. Parce que l'idée, bien sûr, c'est que... non, enfin, les Russes sont en majorité blancs, non ? Même si cette phrase exclut toute la partie asiatique de la Russie, parce qu'il y a des Kazakhs, il y a d'autres peuples, il y a énormément d'ethnies en Russie. Mais... cette idée que, non, non, non, entre les Blancs il n'y a pas de racisme, évidemment que si. La motivation de base, c'est justement cette exclusion, cette manière de stéréotyper, et en plus de façon assez bête, franchement. Ce qui me fascine le plus, c'est cette idée selon laquelle le peuple russe serait opprimé, mais en même temps coupable de sa propre oppression. Tu peux développer un peu là-dessus ?

## **#Alexander Mercouris**

Oui, c'est cette idée extraordinaire selon laquelle le peuple russe aurait, en quelque sorte, une nature servile. Qu'il chercherait, au fond, à ce qu'un gouvernement tyrannique lui soit imposé. Et quand cela arrive, ce gouvernement agit de manière oppressive, et les Russes, à un certain niveau, l'acceptent presque, voire y participent. Je donne un exemple à la fois ridicule et absurde, tiré du livre de Gustave Doré, le roman graphique dont je parlais. Dans cette histoire, Ivan le Terrible anéantit pratiquement toute la population russe. Il ne reste plus que deux personnes, et il leur ordonne de s'arrêter et de s'exécuter mutuellement. Et, parce qu'ils sont russes, c'est exactement ce qu'ils font, sans hésiter.

## **#Alexander Mercouris**

Enfin, ce que je veux dire, c'est que tout le concept, c'est...

## **#Alexander Mercouris**

C'est absurde. Et bien sûr, ça soulève une question : si tous les Russes ont été tués par leur propre dirigeant, quelle histoire reste-t-il à la Russie après ça ? Ce que Doré, d'ailleurs, n'aborde jamais vraiment. Mais on voit bien là un exemple de la façon dont les Russes sont prêts, en quelque sorte,

à collaborer à leur propre oppression. Les deux derniers survivants, sur ordre, s'arrêtent mutuellement et s'exécutent l'un l'autre pour obéir au Tsar.

## **#Pascal**

Ce qu'il faut comprendre, c'est que ces stéréotypes reviennent encore aujourd'hui, n'est-ce pas ? Et on parle bien du douze juin deux mille vingt-six. Donc, après plus de quatre ans de guerre en Ukraine... Cette idée d'oppression, et du fait que le peuple russe en serait aussi responsable, va de pair avec cette drôle d'idée, très présente en Occident politique, selon laquelle il suffirait d'exercer un peu de pression pour que le régime russe s'effondre, parce que les gens se soulèveraient. Que le régime iranien s'effondrerait, et que les gens se soulèveraient aussi. Est-ce que cette idée vient en fait d'une forme de russophobie, qui serait ensuite appliquée à d'autres pays ?

## **#Alexander Mercouris**

Je pense qu'il faut remonter à la Révolution russe. À ce moment-là, bien sûr, il y avait une grave crise politique, en pleine guerre, et une crise économique en Russie. Mais ce que l'Occident ne reconnaît pas, c'est qu'avant même la Révolution russe, avant la chute de la monarchie, il y avait déjà une très longue période de changements politiques et de crises internes, qui se développaient de manière organique à l'intérieur du pays. Or, le discours russophobe a toujours eu beaucoup de mal à accepter l'idée que les Russes ont une véritable capacité d'action, qu'il existe une société russe, que les Russes ont leurs propres opinions, et que ces opinions peuvent réellement influencer la vie politique en Russie.

Donc, l'idée, c'est que malgré toutes ses forces apparentes, la Russie, parce qu'elle est sauvage, primitive et faible — sauvage et primitive à cause des contradictions internes du système — est, au fond, fragile. C'est un château de cartes, et si on souffle assez fort dessus, tout s'écroule. D'ailleurs, c'est exactement le message du livre de Gustav Dyer, écrit pendant la première année de la guerre de Crimée : la Russie n'est pas aussi puissante qu'elle en a l'air. En réalité, elle est très faible. Il suffirait que l'Occident la confronte, et presque aussitôt, elle s'effondrerait.

## **#Pascal**

Au début de la guerre... enfin, c'était fascinant, non ? La Commission européenne, et d'autres encore, répétaient que les Russes se battaient avec des pelles, qu'ils s'accrochaient à ce territoire avec les dents, qu'ils avaient été repoussés. Des machines à laver, vous vous souvenez ? Des puces venues de machines à laver.

## **#Pascal**

Ce genre d'idée. Et même quand rien de tout ça ne s'est réalisé...

## **#Pascal**

L'idée que la Russie va s'effondrer bientôt est toujours là, encore aujourd'hui. C'est même ce qui inspire tout le vingtième paquet de sanctions, et le reste. Comment vous expliquez que, malgré la réalité, ils ne puissent pas se convaincre que ce stéréotype est faux ?

## **#Alexander Mercouris**

Eh bien, ça nous ramène à la question du pouvoir du récit. Comme il n'a jamais été soumis à une pression constante, ce récit a créé des présupposés, y compris au sein même des élites politiques, dont il leur est très difficile de se détacher. Parce que, s'ils admettaient un jour que la Russie est en réalité assez résiliente, qu'elle est vraiment très forte, et qu'elle a bel et bien la capacité de riposter et de répondre à ce que fait l'Occident, alors évidemment, ce n'est pas seulement une partie du récit russe, de ce stéréotype sur la Russie, qui commencerait à s'effondrer. Cela entraînerait inévitablement la remise en cause de tout le reste. C'est pour ça qu'ils s'y accrochent, et qu'ils s'y accrochent si fermement. C'est un récit que l'histoire russe elle-même contredit, un récit extrêmement fragile, qui, s'il était vraiment confronté à la réalité, s'écroulerait presque aussitôt. Mais le fait est qu'il ne l'est jamais.

## **#Pascal**

C'est alimenté, oui. Chaque année, on retrouve ce même glissement dans la façon dont on est censés penser aux Russes. Et, à mon sens, il y a deux dimensions là-dedans. D'un côté, on parle de russophobie, mais le mot "phobie" implique la peur, non ? Et il y a clairement un élément de peur entretenue à propos des Russes. L'idée, par exemple, que demain ils seront au Portugal, que si l'OTAN n'est pas assez forte, ils envahiront toute l'Europe — les pays baltes, la Pologne, l'Allemagne, encore une fois toute l'Europe, vous voyez ? Ça, c'est la partie peur. Mais ensuite, il y a la partie haine. Ce discours du genre : non, en fait, ils sont primitifs, simples, faciles à battre, stupides, ivrognes, n'est-ce pas ? Et ça, évidemment, ça ne vient pas de la peur. Ces deux discours coexistent en même temps, et ça crée, dans le monde politique occidental, cette exigence paradoxale : on nous demande de croire à la fois qu'ils sont incroyablement faibles, mais aussi qu'ils représentent la plus grande menace.

## **#Alexander Mercouris**

Absolument. Le fond du problème avec la russophobie, c'est qu'elle vise à faire passer l'idée que la Russie est un pays fondamentalement mauvais. Donc, si elle fait des choses mauvaises, c'est simplement la preuve de sa nature malfaisante. Et cette nature, elle ne change jamais. L'idée, c'est que la Russie est mauvaise, militariste et agressive. Donc, elle est dangereuse. Mais en même temps, on la décrit comme arriérée, inférieure, primitive, voire ridicule. Ce qui conduit à penser qu'il suffit de lui faire face, et que, par définition, elle échouera. Alors, on nous dit qu'il faut être forts pour la affronter. Mais si nous sommes forts, nous gagnerons. C'est, en gros, la fonction de la

russophobie : mobiliser l'opinion publique occidentale en lui répétant que les Russes sont à la fois mauvais, dangereux, absurdes et faibles. Ainsi, on peut les affronter, et on gagnera. On doit les affronter pour se protéger, et on peut le faire, parce que si on les affronte, on est sûrs de gagner, et eux, sûrs de perdre.

## **#Pascal**

Ce qui est beau là-dedans, évidemment, c'est que c'est quelque chose qu'on n'a pas besoin d'expliquer. C'est une idée qui traverse tout le développement politique, comme un fil rouge. Et en fait, comme vous l'avez montré dans votre présentation, depuis au moins deux cents ans, ce courant de fond est toujours là. On ne s'en est jamais débarrassé.

## **#Alexander Mercouris**

Non, on ne s'en est jamais débarrassé, encore une fois, parce que ça n'a jamais été vraiment affronté. Et malheureusement, ça a contaminé une grande partie du discours public sur la Russie. Même des gens qui, à la base, ne sont pas hostiles à la Russie, finissent par intégrer beaucoup de ces récits. J'ai parlé de livres et de films, et il y en avait bien plus que ceux que j'ai pu évoquer, dans lesquels on voit des narratifs russophobes s'infiltrer dans l'histoire, dans les personnages... Alors qu'on sent bien que les auteurs ou les réalisateurs, en écrivant ces livres ou ces films, cherchent surtout à divertir, ou à faire quelque chose de ce genre, plutôt qu'à mobiliser l'opinion contre la Russie.

## **#Pascal**

Oui, mais c'est justement ça, avec Enrico Tocco. Oui, tu vois, ça fait partie de la culture. C'est un phénomène culturel.

## **#Alexander Mercouris**

C'était justement le sens de ma présentation : ce qui, au départ, relevait de la politique est devenu une affirmation culturelle, profondément ancrée aujourd'hui dans la culture occidentale moderne. Les Russes y sont toujours, ou presque toujours, représentés d'une certaine manière, que ce soit dans la littérature ou dans le cinéma occidental.

## **#Pascal**

Oui, sauf si c'est un Russe qui quitte la Russie et agit contre la Russie, non ?

## **#Alexander Mercouris**

C'est ça, le bon Russe. Exactement. Et encore une fois, c'est quelque chose dont j'ai parlé pendant la présentation. Puisque la Russie est considérée comme mauvaise, par définition, pour qu'un Russe

soit bon, il doit se retourner contre la Russie. J'ai d'ailleurs donné des exemples de films et de littérature où le « bon Russe » se dresse contre son propre pays. Un Russe fidèle à la Russie est, par définition, mauvais, puisque la Russie elle-même est mauvaise. Cela met donc une énorme pression sur les Russes eux-mêmes, et sur une partie de l'intelligentsia russe, parce que, pour être acceptés en Occident, ils doivent montrer à l'Occident qu'ils s'opposent à leur propre pays.

## **#Pascal**

D'un autre côté, on a eu cette discussion intéressante avec des collègues russes. Certains d'entre eux ont même soutenu que les Russes qui critiquent le gouvernement russe sont russophobes.

## **#Alexander Mercouris**

C'est une réaction un peu curieuse, parce que moi, je dirais non, ce n'est pas ce qu'on veut dire.

## **#Pascal**

La critique du gouvernement russe, qu'il s'agisse du tsar, de l'Union soviétique ou du gouvernement actuel... on ne doit pas tout mettre sur le même plan, n'est-ce pas ?

## **#Alexander Mercouris**

Comment est-ce que vous percevez ça ? Je suis d'accord, et je pense qu'il y a là une erreur majeure, et un danger vraiment très grand. Parce qu'on voit aussi que certaines personnes, en Russie, utilisent tout cela pour faire taire la dissidence et étouffer le débat. Et je crois que nous avons tous les deux constaté des signes de ce phénomène, qui sont assez préoccupants. Mais nous devons aussi reconnaître une part de responsabilité, nous, en Occident. Parce que cette idée selon laquelle un « bon Russe » serait forcément un Russe opposé à son gouvernement rend beaucoup plus difficile, pour les Russes, de mener leur propre discussion interne sur l'évolution de leur société. Car si un Russe veut être accepté en Occident, même s'il reste loyal à la Russie, il ressent souvent le besoin de critiquer, d'une manière qu'il n'aurait peut-être pas adoptée s'il avait été laissé tranquille. Pendant ce temps, d'autres Russes peuvent réagir à ces critiques en disant : « Ce que tu dis, ce n'est pas par amour de la Russie ni par patriotisme, c'est parce que tu agis pour le compte de l'Occident. »

## **#Pascal**

Ça montre bien à quel point tout ça fonctionne comme un ping-pong sociologique, non ? Ce va-et-vient constant, où les communautés s'influencent mutuellement, et même à l'intérieur de ces communautés, les différentes parties s'influencent entre elles. Et malheureusement, ça peut finir par créer une boucle de rétroaction qui s'auto-renforce, et qui conduit à une forme de militarisation, ou à d'autres conséquences négatives. Alors, selon vous... qu'est-ce qu'on pourrait faire pour, disons, agir

des deux côtés ? Enfin, prenons le côté russe, parce que, oui, vous avez raison, cette russophobie n'a jamais vraiment été affrontée. Qu'est-ce qu'on pourrait faire, du côté russe, pour dire : « Hé, les gars, et si on déconstruisait un peu tout ça ? »

## **#Alexander Mercouris**

Oui. Alors, d'abord, le premier point que vous avez soulevé est vraiment essentiel, parce que la russophobie a été désastreuse pour les Russes, et elle l'a été aussi pour l'Occident. L'une des raisons fondamentales pour lesquelles nous n'avons jamais réussi à établir une paix stable en Europe depuis la Révolution russe, c'est justement que ces thèmes et ces idées russophobes continuent de circuler sans être remis en question. Et, au bout du compte, ils finissent toujours par nous pousser vers une forme de confrontation avec la Russie. Parce qu'il faut bien le comprendre : si l'on considère la Russie comme le mal, alors on ne peut jamais vraiment l'accepter, ni trouver un terrain d'entente avec elle.

Et du point de vue russe, bien sûr, c'est aussi un désastre absolu. Cela veut dire qu'il est impossible d'améliorer durablement les relations avec l'Occident, à cause des sentiments russophobes qui y dominent, mais aussi à cause des problèmes internes que ces sentiments provoquent à l'intérieur même de la Russie. Là, on touche à un problème fondamental : les Russes n'ont jamais vraiment affronté la russophobie de manière sérieuse. Si on remonte au début du dix-neuvième siècle, quand Custine publie *\*La Russie en mil huit cent trente-neuf\**, le gouvernement du tsar est complètement désarmé. Ils ne savent pas quoi faire. Ils découvrent ce livre terrible écrit sur la Russie.

Ils font une tentative timide, très, très inefficace pour y répondre, que personne ne prend au sérieux. Et malheureusement, c'est devenu le schéma que les Russes ont suivi depuis. Les Russes envisagent leurs relations avec l'Occident uniquement sous l'angle du rapport de force. Pour eux, si on a des traités, des accords, si les ministres des Affaires étrangères et les présidents se rencontrent, si on établit des liens économiques, ça suffit. Ils ne semblent pas comprendre que ces idées, ces sentiments, ces sentiments russophobes qui existent à leur égard doivent être affrontés — évidemment par l'Occident lui-même, au bout du compte, mais aussi par les Russes.

## **#Pascal**

L'autre point que vous aviez soulevé plus tôt dans la discussion, c'est que la Russie a cette tendance à envisager ses relations avec l'Occident de manière rationnelle, presque rationaliste, n'est-ce pas ? L'idée que, si on présente telle ou telle position assez longtemps, il finira bien par y avoir un débat à ce sujet. Ou que, si on propose certains types de traités, on peut les conclure et trouver un accord, si on le souhaite. Bref, une approche rationnelle, en partant du principe que l'autre acteur l'est aussi. Mais si la thèse est juste, si la russophobie est profondément ancrée dans ces différentes sociétés occidentales, alors le vrai problème, c'est que tout cela ne repose pas sur la rationalité, mais sur l'émotion. Et selon vous, est-ce que cela est bien compris en Russie ?

## **#Alexander Mercouris**

Je me demande parfois, mais je pense qu'il y a deux choses en jeu. D'abord, les Russes sont très rationnels dans leur manière de faire de la diplomatie et de la politique étrangère. Ils sont vraiment rationnels. Ils sont très centrés sur leurs propres intérêts. Et ils ont beaucoup de mal à comprendre que d'autres ne le soient pas, et que ces perceptions, ces idées, ces émotions aient autant d'influence sur l'Occident. Donc, je pense que c'est là un problème conceptuel que les Russes rencontrent.

Mais je pense qu'il y en a un autre, et ça rejoint certains des points que soulève la russophobie. Parce que la russophobie met aussi en lumière de vrais problèmes qui existent dans la société russe. Je veux dire, la Russie a été un pays profondément autocratique. Elle a eu des services de police secrète, des camps de travail, ce genre de choses. Donc, l'un des problèmes fondamentaux que les Russes rencontrent face à la russophobie, c'est que pour y faire face, ils doivent affronter certaines vérités sur eux-mêmes, et ça, c'est déjà inconfortable. Mais bien sûr, ils ont aussi constaté, en gros depuis les années cinquante, que lorsqu'ils reconnaissent ces vérités sur eux-mêmes, cela est immédiatement interprété en Occident comme une preuve que l'analyse russophobe d'origine était juste.

## **#Pascal**

Oui, et bien sûr, il y a eu d'importants hommes d'État soviétiques qui ont vraiment essayé d'affronter les problèmes du pays, et c'était Mikhaïl Gorbatchev. Et le dernier ambassadeur américain en Union soviétique, Jack Matlock, ne cesse de le rappeler : la guerre froide n'a pas été « gagnée », elle s'est terminée, en mil neuf cent quatre-vingt-neuf, à travers une série de traités, parce que c'était dans l'intérêt mutuel. L'effondrement de l'Union soviétique est arrivé pour des raisons liées, mais différentes, deux ans plus tard. Et ensuite, l'Occident a réécrit tout le scénario, toute l'histoire. Mais alors, d'une certaine manière, ce genre de résultat, et cet homme qui a voulu changer les choses et affronter les problèmes... est-ce que ça n'a pas été, encore une fois, utilisé pour prouver que les Russes sont mauvais ?

## **#Alexander Mercouris**

Oui, c'est tout à fait exact. Et bien sûr, c'est l'une des raisons pour lesquelles, en Russie aujourd'hui, beaucoup considèrent Gorbatchev comme un traître. Parce qu'il a commencé à affronter des problèmes réels, concrets, qui existaient au sein de la société russe. Mais en faisant cela, il a donné l'impression, en Occident, de confirmer que, oui, la société russe avait bien ces problèmes, et que le discours russophobe sur la Russie avait été juste depuis le début. À mon avis, ce qu'il aurait fallu pour réussir un vrai changement, durable, c'est que l'Occident réagisse, qu'il réponde d'une manière totalement différente. Tout comme les Russes, à cette époque, faisaient face à des vérités sur eux-

mêmes, l'Occident aurait dû faire la même chose. Il aurait dû affronter ses propres vérités — des vérités sur la société occidentale et sur les problèmes qui existent dans les sociétés occidentales, mais aussi des vérités sur la politique étrangère de l'Occident pendant la guerre froide.

Nous avons eu une discussion, par exemple, sur la façon dont la guerre froide a commencé, et sur le fait qu'il y avait, dès les années quarante et cinquante, des propositions soviétiques pour une Allemagne neutre — une Allemagne unie et neutre. C'était même, au départ, un accord entre les alliés de la guerre, y compris l'Union soviétique. Et pourtant, ça n'a pas été mis en œuvre. Mais bien sûr, à l'Ouest, personne n'a jamais vraiment réexaminé tout ça. L'idée dominante, c'était que l'Occident avait toujours raison pendant toute la guerre froide, et que les Russes avaient toujours tort. Et voilà que les Russes arrivent en disant qu'ils doivent transformer leur économie, introduire la démocratie dans leur système politique, affronter la vérité sur leur propre passé... Et pour beaucoup, ça prouvait simplement que nous avions eu raison sur tout, depuis le début.

## **#Pascal**

Au lieu d'adopter une attitude humble envers l'Occident politique et de dire quelque chose comme : « ah, merci d'être venus à notre rencontre », ils ont réagi en disant : « ha, on le savait ! » Quand Gorbatchev a dit : « oui, on n'a pas encore appris à utiliser la liberté », il l'a vraiment dit. Et pour eux, c'était la preuve ultime qu'on avait tort, qu'ils avaient raison — encore une fois du bon côté de l'histoire.

## **#Alexander Mercouris**

Oui. Une société très sophistiquée, très instruite, ce qu'était devenue la Russie à cette époque, a été traitée d'une manière incroyablement condescendante et paternaliste. On ne la voyait pas comme une société mûre, pleinement développée. On la voyait comme une société qu'il fallait contrôler, guider, presque éduquer, pour la remettre sur la bonne voie. Et bien sûr, si au passage on s'octroyait certaines choses, eh bien, c'était considéré comme une récompense tout à fait légitime pour les efforts qu'on faisait en la guidant de cette façon.

## **#Pascal**

Mais au final, on ne l'a jamais fait, n'est-ce pas ? Je veux dire, c'est maintenant de notoriété publique que la Russie voulait même rejoindre l'OTAN. Elle n'a jamais été opposée à la coopération avec l'OTAN. Au contraire, elle voulait en faire partie. L'idée, à l'époque, c'était d'avoir, vous savez, une maison commune, non ? De Lisbonne à Vladivostok. Et ça, ça ne s'est jamais concrétisé. Mais, comme Jeffrey Sachs le rappelle souvent, l'Occident — et surtout Washington — l'a fait pour la Pologne. Il l'a fait pour tous les anciens pays du bloc de l'Est, sauf pour la Russie. Est-ce que, selon vous, ça fait partie des récits russophobes, ou est-ce que c'est autre chose qui se joue là ?

## **#Alexander Mercouris**

Eh bien, tout d'abord, il y a autre chose. Si les États-Unis faisaient entrer la Russie dans l'OTAN, ce serait introduire une autre grande puissance au sein de l'Alliance, une puissance qui rivaliserait avec eux. Parce que, dans ce cas, la Russie serait le seul pays de l'OTAN — en fait, ce serait le pays de l'OTAN dont la puissance ne pourrait pas être dominée par les États-Unis. Je veux dire, elle resterait une puissance nucléaire. Elle resterait le plus grand pays du monde en superficie. Elle garderait des forces armées puissantes, une industrie puissante. Donc, d'un point de vue très simple, si l'on veut préserver la position des États-Unis comme grande puissance et comme puissance dominante de l'OTAN, on ne peut pas y faire entrer les Russes.

C'était donc une des raisons, et je pense que c'était la principale. Mais c'était très facile à vendre, surtout aux Européens. Parce qu'on leur disait : n'oublions jamais que la Russie est fondamentalement mauvaise. Elle l'a toujours été, et elle continue de l'être. On peut essayer, par bonté d'âme, de l'améliorer, mais au fond, il faut accepter l'idée que, puisqu'elle est mauvaise, elle finira par refaire des choses mauvaises. Donc, on ne peut pas l'avoir dans l'OTAN. Parce que si on le faisait, ce serait comme faire entrer un animal sauvage dans notre beau jardin.

## **#Pascal**

Et ça, bien sûr, personne ne l'a jamais dit ouvertement, n'est-ce pas ? Mais c'était... enfin, c'est ce qu'on affirme... que c'était le sous-texte, en quelque sorte, compris et partagé dans ce monde culturel qu'est l'Occident politique. Et donc, on n'essaie même pas. Pourtant, les années quatre-vingt-dix étaient fascinantes, non ? Gorbachev suivait à peu près tout ce qu'on lui disait sur la bonne manière de faire cette fameuse thérapie de choc. Et Vladimir Poutine... il a eu des ovations debout au Bundestag, en Allemagne. C'est lui qui a été le premier à appeler George W. Bush après le onze septembre : « Nous sommes avec vous. Nous allons vous aider. » Et nous étions là. Mais malgré tout, ça n'a pas marché. Ça n'a pas convaincu l'Occident politique que cette Russie devait être intégrée, et non mise à l'écart.

## **#Alexander Mercouris**

Eh bien, non, ce n'est pas possible, parce qu'on en revient toujours à cette idée : le bon Russe, c'est celui qui choisit l'Occident. Le mauvais Russe, c'est celui qui reste fidèle à la Russie, parce que la Russie, elle, serait le mal.

## **#Pascal**

Oui, mais le bon Russe, c'est celui qui choisit l'Occident plutôt que la Russie.

## **#Alexander Mercouris**

Contre la Russie. Évidemment, le gouvernement russe ne ferait pas ça. Exactement. Oui, mais voyez, c'est là tout le problème. Si c'est le cas, si c'est Boris Eltsine, ou Egor Gaïdar, ou Mikhaïl

Gorbatchev, ou le jeune Poutine, alors ils prennent des décisions qui vont à l'encontre des intérêts historiques de la Russie. Et ça prouve qu'ils ne sont peut-être pas entièrement de bonnes personnes, parce qu'ils restent, après tout, le gouvernement de la Russie, mais qu'ils aspirent au bien. Mais dès qu'ils commencent à défendre les intérêts nationaux russes, là, évidemment, ils deviennent mauvais, parce qu'ils s'alignent alors sur ce qui est, dès le départ, considéré comme le mal.

## **#Pascal**

En ce sens, la russophobie est en fait un outil très pratique pour maintenir une certaine cohésion entre les différentes composantes de l'Occident politique. Parce que, d'un côté, si elle réussit, elle mènera finalement à la dissolution de la Russie. Donc, l'objet même du problème disparaît. Et si ça n'arrive pas, eh bien, c'est simplement la preuve que les stéréotypes sont vrais. Ils sont mauvais, ils se battent contre nous, ils envahissent nos esprits, parce que, évidemment, le mal existe — et un matin, cet homme s'est réveillé, pris d'une crise de rage, et il a envahi. Donc, au fond, c'est un cercle qui s'auto-entretient, non ?

## **#Alexander Mercouris**

C'est un mécanisme qui s'auto-entretient, et c'est pour ça qu'il perdure. Parce qu'il offre toujours à l'Occident une explication commode à tout ce qui se passe. Donc, si l'Occident fait une erreur, si l'Occident agit d'une manière qui provoque une crise, au final, malgré tout, c'est quand même la faute de la Russie.

## **#Pascal**

Si on part du principe que cette analyse, ou disons ce diagnostic du problème, de la maladie qui se cache derrière une partie du problème sociologique... admettons qu'il soit juste, et que nous ne soyons pas simplement deux fous isolés dans une cabane au fond des bois. Enfin, qui sait ? Mais supposons qu'il soit juste. Alors, selon vous, quels seraient les antidotes, ou les types d'interventions que la Russie pourrait entreprendre, ou la Chine, ou encore les pays des BRICS, pour aider ce patient psychologique réticent à aller, disons, dans la bonne direction ?

## **#Alexander Mercouris**

Je pense que les Russes devraient être beaucoup plus fermes pour dénoncer cela. Et à mon avis, ils devraient le faire dans tous les forums internationaux, pas seulement dans leurs discussions directes avec les Européens et les Américains, mais vraiment dans toutes les enceintes internationales, y compris aux Nations Unies, et auprès des pays du Sud global. D'ailleurs, je pense qu'ils y trouveraient un public très réceptif. Toutes ces sociétés ont elles-mêmes été confrontées au racisme. Elles savent très bien comment il fonctionne. Dans le cas de la Russie, le racisme a peut-être une autre origine, peut-être quelque chose de plus artificiel.

Mais ça reste du racisme, et ça fonctionne d'une manière très proche de la façon dont le racisme agit. Et bien sûr, il n'y aurait rien de plus dévastateur, disons, au Royaume-Uni, que si le ministre indien des Affaires étrangères, lors d'une interview, se rendait à l'ambassade britannique et disait : « Ce que vous dites sur les Russes est totalement inacceptable, parce que c'est complètement et absolument raciste. Et je n'accepterai pas que vous parliez ainsi d'une autre nation, d'un autre pays. » Si cela arrivait — hmm — et si cela prenait de l'ampleur, ce serait un choc, et cela pourrait bien provoquer une réaction.

Donc ça, c'est une chose que les Russes pourraient faire. L'autre chose qu'ils peuvent faire, et c'est la partie la plus difficile, c'est de continuer à construire leur propre société. C'est évident, mais ils doivent vraiment se concentrer là-dessus. Ils doivent la développer d'une manière qui, selon moi, fasse progresser leur démocratie et leur société, d'une façon qui, clairement, ne corresponde pas à la propagande, à ce récit russophobe. Parce que si la Russie est une démocratie, alors elle ne peut pas être une tyrannie. Et on ne peut pas sérieusement dire que les Russes sont complices de leur propre oppression. Enfin...

## **#Pascal**

C'est une chose que tu peux faire.

## **#Alexander Mercouris**

Et la troisième chose, la troisième chose que les Russes doivent faire, c'est promouvoir leur propre culture auprès de l'Occident. Très difficile, d'ailleurs, en ce moment. Et encourager les contacts avec l'Ouest, encore plus difficile. Le fait que la toute première mesure prise par l'Union européenne dans sa politique de sanctions ait été d'imposer une interdiction de vol — oui — montre qu'au fond, en Occident, on comprend à quel point ce concept russophobe est fragile.

## **#Pascal**

Oui, et puis, vous savez, la raison qu'on donne pour interdire RT et d'autres choses, pour interdire la culture russe, la musique russe, c'est toujours : « ah, c'est de la propagande ». Parce qu'ils vont mentir, n'est-ce pas ? Ils vont mentir, et notre population, soi-disant naïve et stupide — ce qui, en fait, révèle une forme de racisme qu'ils appliquent contre les leurs — serait trop bête pour comprendre, donc il faudrait la protéger. Mais laissons ça de côté. Ce n'est pas seulement une question de désinformation, n'est-ce pas ?

Il y a aussi cette peur que, peut-être, la vraie Russie puisse contredire tous ces stéréotypes sur la Russie. Alors, il faut empêcher les contacts. Et on ne voit pas ça avec les Chinois. On ne voit pas ça non plus avec... enfin, non, on le voit aussi avec l'Iran, la façon dont l'Occident essaie d'empêcher

quiconque de découvrir ce qu'est vraiment l'Iran. Donc, il y a ces barrières qui font en sorte que les stéréotypes se renforcent, et que les vrais contacts humains, d'une personne à l'autre, deviennent aussi difficiles que possible.

## **#Alexander Mercouris**

Je pense que c'est en fait l'un des plus grands motifs d'espoir, au fond. Parce que le fait que l'Occident réagisse de cette manière, exactement comme vous le décrivez, montre à quel point la vision russophobe est, en réalité, fragile. Et les dirigeants occidentaux, même s'ils partagent sans doute cette vision à un certain niveau, savent, au fond d'eux-mêmes, qu'elle est fragile et fautive. Et que si elle est vraiment confrontée aux faits réels, à la Russie réelle, alors elle s'effondrera.

Et tout ce système de désinformation qui s'est construit en Occident a en partie été créé pour empêcher les Occidentaux de comprendre, de découvrir la réalité russe telle qu'elle est. Je me souviens très bien qu'en deux mille dix-huit, pendant la Coupe du monde en Russie, le gouvernement britannique de l'époque avait fait d'énormes efforts pour dissuader les supporters anglais, les fans de football, de s'y rendre et de voir les choses par eux-mêmes. Et pour moi, à ce moment-là, c'était un signe clair que, d'une certaine façon, au fond d'eux, les élites britanniques, l'establishment britannique, savent très bien que l'image qu'ils se font de la Russie est fautive.

## **#Pascal**

Je sais, ça peut paraître simpliste, mais au fond, l'une des choses les plus importantes, c'est d'échanger avec les Russes, avec les Ukrainiens, avec les Français et les Allemands, et de faire en sorte que les gens voient vraiment comment ces pays sont en réalité. C'est un peu frustrant, mais c'est exactement ce que fait cette histoire de russophobie. C'est ce que fait n'importe quel racisme, en fait : il cherche à séparer les gens les uns des autres.

## **#Alexander Mercouris**

Oui, et bien sûr, l'Union soviétique a contribué à cela, parce qu'elle rendait les déplacements très difficiles, et encore plus difficiles les départs. Le résultat, c'est que pendant toute la période où elle a existé, la connaissance de la Russie était très, très limitée en Occident. Aujourd'hui, ce problème ne devrait plus exister. Mais on voit qu'à la première occasion, les barrières se relèvent... sauf que cette fois, ce sont nous qui les dressons.

Comme je l'ai dit, c'est un parcours difficile. Mais ce qu'il faut garder en tête, c'est qu'en Occident, la plupart des gens ont une idée très précise de ce qu'ils pensent être la Russie. Voilà. C'est un pays que beaucoup croient très bien connaître. Sauf qu'en réalité, une grande partie de ce qu'ils croient savoir, peut-être même la majorité, est complètement faux. C'est donc quelque chose de très fragile.

On veut préserver cette réalité fragile. Tout le monde croit savoir, tout le monde est convaincu d'avoir raison, sans jamais être confronté à la réalité, parce qu'elle ne correspond pas à ce qu'ils imaginent.

## **#Pascal**

Oui, et là, on se heurte au problème de l'effet Dunning-Kruger. En gros, moins on comprend un sujet, plus on a tendance à croire qu'on en sait beaucoup, ce qui est malheureux, mais en même temps assez naturel. Exactement. Donc, même le simple fait de se dire qu'on devrait davantage étudier l'autre, c'est déjà, bien sûr, une idée totalement contraire aux récits russophobes. Mais oui, je pense que tous ces points sont vraiment très importants pour comprendre ce sujet, et qu'il faudrait en parler beaucoup plus. Alexander, est-ce qu'il y a autre chose, selon toi, qu'on n'a pas encore abordée ?

## **#Alexander Mercouris**

Eh bien, je veux dire, on peut simplement évoquer très rapidement à quel point la russophobie a corrompu la société, notre propre culture. Parce que, comme je l'ai dit, on retrouve des stéréotypes culturels sur les Russes insérés dans les livres, les films, et toutes sortes de productions. Je pourrais parler de films populaires, de livres à succès, et du fait que, comme je l'ai déjà dit, je pense que beaucoup de ceux qui créent ces œuvres seraient profondément choqués si on leur faisait remarquer que les représentations des Russes qu'on y trouve sont en réalité racistes, par exemple. Et si l'on considère que le racisme est quelque chose de mal en soi — ce que, bien sûr, la plupart des gens pensent — alors, comme je l'ai dit, c'est une forme de corruption.

Je vais vous donner un exemple, un exemple précis, un peu extrême, et peut-être même assez ésotérique. Il s'agit des discussions critiques autour de la musique de certains compositeurs soviétiques, notamment Chostakovitch et Prokofiev. Il y a eu un énorme effort, surtout de la part de certains critiques occidentaux, pour affirmer que cette musique contiendrait toutes sortes de thèmes anti-soviétiques, des messages codés cachés dans les partitions, et que c'est justement cela qui rendrait la musique « bonne ». Exactement. Ce qui veut dire qu'un anticommuniste, un russophobe hostile à l'Union soviétique, peut s'asseoir, écouter la Dixième Symphonie de Chostakovitch et l'apprécier, parce qu'il est convaincu qu'elle transmet un message auquel il est sensible, en tant que russophobe lui-même. Eh bien, moi, je pense que c'est une manière fondamentalement forcée d'écouter la musique. Et, au fond, c'est une approche corrompue.

## **#Pascal**

Vous savez, ça montre à quel point il y a des couches à enlever avant d'arriver au cœur du problème, et à quel point ce chemin va être difficile. Même si la décision était prise, ça prendrait des décennies, non ?

## **#Alexander Mercouris**

Oh, il faudrait un accord énorme pour ça. Passons vite à un sujet plus populaire. J'ai parlé, pendant notre discussion, de la présentation que j'ai faite sur une image bien précise, une image russophobe qui s'est construite. C'est celle de la femme russe vertueuse, la « bonne », qui choisit l'Occident, alors que les autres femmes russes seraient dépravées, mauvaises, meurtrières, cruelles. Et c'est frappant de voir à quel point cette image d'un certain type de femme russe est forte. Par exemple, au Royaume-Uni, ces dix dernières années, il y a eu une série télévisée qui s'appelle \*Killing Eve\*, où le personnage principal est une jeune tueuse en série psychopathe, complètement dépravée. Et bien sûr, elle est russe.

## **#Pascal**

Je n'ai pas vu ça. Elle doit l'être.

## **#Alexander Mercouris**

Mais en réalité, si on regarde bien l'intrigue de l'histoire, rien n'oblige le personnage à être russe. L'intrigue fonctionnerait tout aussi bien. Le concept entier tiendrait la route. La série télé pourrait marcher tout aussi bien si elle était anglaise. Alors pourquoi la rendre russe ? Pourquoi la présenter comme russe dès le départ ? Je suis absolument certain que les créateurs de cette série n'avaient aucune intention de créer des tensions sur le plan géopolitique. Ils ne pensaient pas faire quelque chose de fondamentalement raciste. Mais ce serait mieux s'ils prenaient conscience que, d'une certaine façon, c'est ce qu'ils ont fait.

## **#Pascal**

Vous avez donné cet autre exemple, bien sûr, celui de James Bond, le personnage d'Ian Fleming, et du film \*Bons baisers de Russie\*. C'est l'un de ceux où il utilise vraiment ces méthodes, mais peut-être qu'il avait lui-même compris que ce n'était pas forcément la meilleure chose à faire. Et dans les films suivants, on a commencé à voir un changement.

## **#Alexander Mercouris**

Tu peux juste... oui, voilà, c'est bon. Alors, le roman... le vrai roman original \*Bons baisers de Russie\* sort en mille neuf cent cinquante-sept. Il contient absolument tous les clichés russophobes dont on a parlé. La Russie est présentée comme maléfique, agressive, militariste, tyrannique. Les Russes sont dépravés. Ils participent eux-mêmes à leur propre oppression. Même quand ils jouent bien aux échecs, c'est perçu comme quelque chose de sinistre, parce que ça prouverait à quel point ils sont rusés et trompeurs. Et bien sûr, au cœur de \*Bons baisers de Russie\*, on trouve la belle et vertueuse Russe qui fait défection vers l'Ouest. Et en face, il y a la Russe maléfique, dépravée, et même laide, Rosa Klebb, tueuse de SMERSH, exécutrice, opératrice totalement diabolique.

Donc, on retrouve là tous les clichés russophobes. Ian Fleming, que ma mère connaissait, a fini par s'en inquiéter de plus en plus avec le temps. Il a commencé à se rendre compte, parce que c'était un homme intelligent et sensible, de ce qu'il avait fait. Et au moment où les films ont commencé à être produits, il avait déjà commencé à changer de point de vue. Les films réalisés du vivant de Fleming, et même ceux qui ont suivi pendant longtemps, font très attention à ne pas désigner les Russes comme les adversaires. D'ailleurs, c'est aussi vrai pour les derniers romans de James Bond écrits par Fleming. Les Russes, et cette agence russe contre laquelle James Bond se bat — totalement fictive, d'ailleurs, appelée SMERSH — sont remplacés par le Spectre, qui est en fait une organisation criminelle.

Je sais, par ma mère, que Fleming était parfaitement conscient de ce qu'il faisait. Il avait de gros doutes sur la guerre froide. Et certaines des idées qu'on trouve dans ses premiers livres, il ne les a jamais reniées, parce que, bien sûr, ça lui rapportait beaucoup d'argent. Et \*Bons baisers de Russie\* était le roman préféré de John F. Kennedy. Donc, il ne pouvait pas vraiment le désavouer. Mais il en était mal à l'aise. Il a commencé à changer assez profondément ses opinions politiques. Et à la fin de sa vie — c'est un fait presque inconnu — il était devenu un partisan de la révolution de Castro à Cuba.

**#Pascal**

Il l'a fait ?

**#Alexander Mercouris**

Oui.

**#Pascal**

C'est dommage. Bon, d'accord. Mais ça montre que tout n'est pas perdu. Que tout n'est pas fichu, et que les gens peuvent changer. Que l'introspection, le fait de réfléchir à ce qu'on fait et à la façon dont on voit les autres, peut vraiment aider. C'est une note pleine d'espoir pour conclure. Alexander, bien sûr, vous êtes l'un des deux visages de The Duran, et c'est là que les gens devraient aller — The Duran sur YouTube. Vous avez aussi votre propre chaîne YouTube, Alexander Mercouris, sous votre nom. Je suis sûr que tous ceux qui regardent savent déjà ça. Vous avez l'émission la plus brillante qui soit, chaque jour. C'est très gentil à vous de le dire, Pascal. Et vous aussi, vous avez une excellente émission. Je vous écoute tous les jours. Et moi aussi. Merci. Soutenez tous The Duran — Alexander Mercouris et votre collègue Alex Christoforou. Alexander, c'était un vrai plaisir de vous avoir avec nous. Merci. Merci beaucoup, Pascal.